



## Le mal-aimé

---

*Francis Denis*

« T'as pas le courage ! T'as pas le courage !... T'es qu'une poule mouillée ! T'es qu'une poule mouillée ! »

Trente ans plus tard, les mêmes phrases résonnent encore en vrille dans son cerveau malade. Il frôle les murs, la tête basse, osant à peine se redresser pour s'excuser lorsqu'il finit par se cogner contre un passant. Il balbutie alors quelques mots incompréhensibles puis continue son chemin incognito.

Et lorsque par malheur une voix amicale s'adresse à lui pour le sortir de sa torpeur, et qu'il doit tendre la main pour les convenances, sa peau devient moite et il se met à trembler, comme s'il savait que le monde allait s'écrouler autour de lui.

— Bonjour voisin ! Beau temps pour la balade, n'est-ce pas ?

Il sourit. Un sourire mou. Sans conviction.

Que peut-il répondre ? Sinon que le temps est beau et que c'est bien agréable de se promener ainsi dans les rues de Paris.

Paris ! Que connaît-il de Paris ? Son quartier lui paraît déjà si vaste, semé d'embûches et de tant d'imprévus !

Tout comme la vie !

Son enfance fut un calvaire. Dans les jeux d'école, il était toujours la victime, tenait avec brio le rôle du perdant, jouait dans l'ombre et mourait sous l'épée des preux chevaliers qui sauvaient le monde.

En classe, la maîtresse ne l'interrogeait jamais sur ce qu'il aimait et il ne pouvait jamais briller aux yeux de ses camarades. Les filles se moquaient régulièrement de lui. Aucune d'elles n'acceptait ses mots d'amour qu'il griffonnait avec application et le cœur en train de se nouer, de s'essorer de son trop-plein de larmes et de rêves déçus.

Papa travaillait dans l'atelier du garage qui se dressait au coin de la rue. Il rentrait tard le soir, les mains sales et fatigué. Il ne comprenait rien à ses devoirs et n'en avait que faire. Il se désaltérait au vin rouge, assis les jambes tendues devant la

petite télé qui l'informait du monde en noir et blanc. Maman s'occupait de la marmaille qui l'avait suivi, lui, l'aîné, le grand qui l'était assez pour se débrouiller tout seul et pour lequel il n'y avait plus de temps à consacrer.

Sa solitude, il la combattait à coups de lectures ou les oreilles collées contre son transistor, sa petite boîte magique pourvoyeuse d'évasion.

En grandissant, avec l'acné et les premiers désirs, avec le feu qui prenait dans le bas du ventre et l'inquiétude naissante, avec sa peur de l'autre et la crainte d'être encore la risée, il s'était réfugié dans les revues à deux sous que son père feuilletait comme un livre de messe. On y voyait beaucoup de femmes nues et de couples s'adonnant aux jeux interdits.

Il se réfugiait dans sa chambre, salivait, se caressait, se faisait du bien comme il pouvait puis avait envie de pleurer, comme un tout-petit, sans pouvoir traduire à quiconque le mal-être et le manque d'amour qui le rongeaient.

Les années ont passé.

Tout cela s'est écroulé comme un château de cartes. Les parents sont morts et la famille s'est dispersée, avec la légèreté des graminées emportées par le vent.

Il s'est retrouvé seul. Comme il l'avait toujours été.

Si peu attaché à son passé, et si peu présent aujourd'hui.

Il erre dans sa vie comme un fantôme à la recherche de son ombre. N'osant pas appeler le plaisir de peur de souffrir encore un peu plus. S'isolant de ses semblables, le cœur rempli d'amertume et l'âme en lambeaux.

Il pourrait en vouloir à la terre entière mais il n'est fait que de regrets et d'absence.

Son travail lui pèse. Le poids de l'air lui pèse. Le bonheur des autres le hante. Il est passé de l'indifférence à une profonde mélancolie, teintée à la fois d'admiration et d'une certaine rancœur, mais qui ne dure que le temps d'un souffle, d'une tête qui se baisse, du silence qui s'installe après un mot gentil, presque un accident !

A-t-il perdu tout espoir ? Toute croyance en la possibilité de rencontrer un jour l'âme sœur et de briser enfin le béton de son isolement ?

Devenir soi. Cela semble impossible sans l'autre. Sans une main pour vous guider ou vous aimer. Sans un sourire qui vous est adressé, à vous, pour vous, rien que pour vous !

Mais comment, comment faire lorsque l'on n'a pas le courage ? Lorsque l'on a tout d'une poule mouillée et que rien ni personne n'est là pour vous sortir du trou ?

Le trou. Un puits sans fond. Un cauchemar qui traîne depuis l'enfance et vous fige jusqu'au plus profond.

Il y aurait comme du dégoût de soi, une odeur de raté qui l'enveloppe sournoisement et maintient le monde hors de sa portée.

Un dernier sursaut avant le grand plongeon !

Vaincre sa peur et l'angoisse qui le draine à l'idée d'approcher et de partager, d'ouvrir la bouche et d'établir enfin le contact.

Qui ? Comment ?

\*

Je me suis accoudé au bar. Lumières glauques et bière sans mousse. Un reflet pâle au milieu du verre, impossible de capter l'âme de cet endroit sordide où je suis venu m'égarer.

Si Maman pouvait me voir, le rouge lui monterait aux joues.

Il y a des femmes aux parfums frelatés qui me jaugent et m'adressent un sourire de circonstance.

Elles n'ont pas l'air féroces. Je suis sûr qu'elles perçoivent ma gêne. L'une d'elles s'approche.

Elle se déplace comme un navire lourd de sa cargaison sur l'eau noire du port. Il est tard dans la soirée. C'est l'heure des cœurs en détresse et des mouchoirs blancs que l'on agite en signe d'adieu ou de retrouvailles, tout dépend...

— Bonsoir. Seul au monde ?

Langage direct. Sans fioritures. Droit sur la plaie. Afin d'éviter toute équivoque et pour mettre à l'aise sur-le-champ.

— Tu m'offres un verre ?

J'opine en silence. C'est une femme. Elle est belle, je crois. Si proche, et son regard posé sur moi.

Je ne pensais pas cela si facile. Déconcertant de simplicité. Tant d'années à repousser cet instant de bonheur de peur d'être bafoué, humilié, écrasé !

J'ai l'impression de sortir d'une enfance et d'un cauchemar interminables.

Elle a pris place à mes côtés et sans plus attendre s'est fait servir une coupe par le barman. Elle m'entraîne par la main dans un endroit à l'écart où nous pourrions laisser librement cours à plus d'intimité.

Il y a dans sa voix, par-delà son regard cerné à outrance, à travers la blancheur de sa peau, toute la douceur du monde. Un cadeau de la vie, inespéré, et sincère, car non calculé. La mise en jachère de mon être s'achève avec sa rencontre.

Mon cœur s'emballe et je me sens soudain sans défense, innocent comme au premier jour et prêt à la fois à croquer dans le fruit défendu, si longtemps convoité.

Libéré de toutes mes angoisses, riche d'une seconde naissance, enfin délivré de la matrice oppressante et conformiste.

Il ne s'agit plus de courage.

Seulement d'abandon et de reconnaissance.

Le temps s'est écoulé avec des perles de bonheur.

Nous nous retrouvons dans sa chambre. Rose et chaude. Battant à l'unisson avec des petits mots d'amour en sourdine.

Me voici sans défense. Paisible.

Non, je ne suis pas une poule mouillée !

Elle s'est assise sur le bord du lit et commence à faire glisser sa robe sur ses épaules tout en hochant vivement la tête, de gauche à droite et de droite à gauche, en poussant des petits cris, en gloussant légèrement.

Elle se retourne vers moi et m'observe de son œil vif et rond, prête à me picorer le cou et la peau.

Elle pose délicatement sa patte sur mon torse puis enfouit mon visage avec avidité dans la douceur de ses ailes.

La lune, ronde et blanche, brille dans un coin de la fenêtre, à peine voilée par un léger nuage de plumes qui trahit la fureur de cet amour singulier.